ENFANCE DE JÉSUS

OU

L'ÉDUCATION CHRÉTIENNE

« Et le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de « sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. Or, son père et sa mère al-« laient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. Et quand il eut a atteint l'âge de douze ans, étant montés à Jérusalem selon la coutume de a la fête, et s'en retournant après avoir accompli les jours de la fête, l'ene fant Jésus demeura dans Jérusalem; et Joseph et sa mère ne s'en apere curent point; mais croyant qu'il était dans la troupe des voyageurs, ils e marchèrent une journée, puis ils le cherchèrent entre leurs parents et ceux de leur connaissance. Et ne le trouvant point, ils s'en retournèrent « à Jérusalem en le cherchant. Or il arriva que trois jours après ils le « trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et e les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de sa sagesse et de ses réponses. Et quand ils le virent, ils en furent étonnés, et sa a mère lui dit: Mon enfant, pourquoi nous as-tu fait ainsi? voici ton père et moi te cherchions, étant en grande peine. Et il leur dit : Pourquoi • me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas qu'il me faut être occupé aux affaires de mon Père? Mais ils ne comprirent poiut ce qu'il leur disait. Alors il descendit avec eux et vint à Nazareth, et il leur était soumis; et « sa mère conservait toutes ces paroles-là dans son cœur. Et Jésus s'avan-« cait en sagesse, en stature et en grâce envers Dieu et envers les hommes.»

Luc II, 40-52.

Un profond mystère enveloppe l'enfance de Jésus-Christ. S'il est toujours difficile de se représenter le Fils de Dieu revêtu « d'une chair semblable à notre « chair de péché, » il l'est doublement de se le représenter enfant, croissant de corps et d'esprit, comme un

autre enfant. Dans ce développement graduel, quelle part appartient au Fils de l'homme, quelle part au Fils de Dieu? A quel moment, dans quelle occasion, de quelle manière a commencé en Jésus la conscience de sa nature divine et de sa mission céleste? Questions ardues autant que délicates, qu'il faut renoncer à résoudre, au moins dans notre condition présente. Adorant en silence la sainte obscurité de ces « choses « cachées, qui sont pour l'Eternel notre Dieu, » nous nous renfermons humblement ici dans l'application pratique de ces choses révélées, « qui sont pour nous « et pour nos enfants. » Je veux, dans Jésus enfant, chercher les principes qui doivent présider à l'éducation chrétienne. En toute entreprise, les moyens à prendre sont déterminés par le but que l'on se propose. Vous ne sauriez donc mieux connaître comment vous devez élever vos enfants qu'en vous rendant compte de ce qu'ils doivent être, ni mieux comprendre ce qu'ils doivent être qu'en étudiant ce qu'a été Jésus enfant. Tel est l'objet de cette méditation : il répond à la tâche qui m'a été assignée pour ce jour, l'encouragement de l'instruction de l'enfance; répond-il moins à un besoin de vos cœurs, à un besoin général de la société, à un besoin spécial de cette génération incessamment tourmentée, mais d'autant plus impérieusement liée aux inaliénables obligations de la vie domestique? Pour jeter l'ancre dans l'État, dans l'Église même, il faut à certaines époques savoir attendre :

c'est le privilége sacré de la famille de n'attendre jamais.

Quand on a compris l'intérêt du sujet qui nous occupe, quand on l'a senti avec un cœur de père ou de mère, on ne peut se défendre d'une surprise pénible en ouvrant les premiers chapitres des Évangiles et en y cherchant vainement de page en page des détails sur l'enfance du Seigneur, qu'il serait si utile, ce nous semble, de méditer et de faire méditer à nos enfants. On voudrait pouvoir secouer le livre, pour en faire tomber quelques nouveaux récits de ces trente années que Jésus-Christ a passées à Nazareth, et que saint Luc, le seul des évangélistes qui nous en parle, nous raconte en douze versets. Oh! qu'un livre humain se fût montré soigneux de nous épargner ce mécompte! Il a paru dans les premiers siècles de l'Église de faux Évangiles (connus sous le nom d'Évangiles apocryphes), parmi lesquels se trouve un Évangile de l'enfance, prodigue en détails sur Jésus enfant; mais en détails sans authenticité, souvent minutieux ou puérils, et tels qu'on pouvait les attendre dans une telle matière de l'imagination de l'homme suppléant au silence du Saint-Esprit. Reconnaissons la Parole de Dieu à cette sobriété qui nous désespère; et soyons bien assurés que tout en nous disant peu de chose sur l'enfant Jésus, elle nous en a dit tout ce qu'il nous était bon d'en connaître; rien de plus, mais rien de moins. Pas un mot accordé

à notre curiosité; mais pas un refusé à ce « cœur pur » qui « a faim et soif de la justice. » Tel qu'il est, le récit de l'enfance du Seigneur nous fournit plus d'une instruction salutaire pour l'éducation de nos enfants. Vous le verrez par les leçons que nous en recueillerons tout à l'heure, et qui sont loin de l'épuiser.

Mais avant de nous y engager, arrêtons-nous un moment sur une première leçon que l'Écriture nous donne ici par son silence même. Si elle a passé si rapidement sur trente années de la vie du Seigneur, elle qui a rempli quatre Évangiles des quelques années qui suivirent, c'est sans doute qu'il y avait beaucoup moins à dire sur les unes que sur les autres. C'est qu'il n'y a rien eu dans l'enfance du Seigneur, ni même dans son adolescence, de l'éclat qu'il a jeté plus tard par l'autorité de son enseignement, par la vertu de ses miracles, et par le mouvement de sa courte, mais étonnante histoire. Cet éclat, l'évangile apocryphe dont je vous ai parlé tantôt, le prête à son enfance, qu'il nous dépeint toute resplendissante de prodiges, et comme environnée d'une auréole de gloire : à la simple narration de l'Évangile il substitue une légende, pour ne pas dire un conte de fées. Chose assez naturelle dans l'ordre des idées humaines : l'antiquité païenne nous montre Hercule préludant à sa grandeur future en étouffant deux serpents dans son berceau; pourquoi celui qui devait plus tard guérir des malades par le seul attouchement de son manteau, ne commence-

rait-il pas ces miracles pendant au sein de sa mère? « Mais les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées; » et ce prélude manque absolument au récit évangélique. Apprenons de là que, contrairement aux prévisions humaines, Jésus enfant a été de son âge. « A chaque « chose sa saison, et à chaque affaire sous les cieux « son temps. » Cette règle divine, qui doit présider à toutes les choses humaines, a présidé aussi à la vie de Jésus. En lui, rien qui ne soit à sa place et dans ses vrais rapports; nul défaut d'harmonie ou d'équilibre entre les diverses phases de son être; à l'âge mur, la tâche de l'âge mûr; à l'enfance, les soins de l'enfance, et peut-être ses passe-temps, ses jeux et ses larmes. Jésus enfant a été enfant; un enfant comme un autre, en qui rien, ni ses traits, ni ses discours, ni ses œuvres ne révélaient clairement aux autres sa mission future; que savons-nous? en qui rien ne la révélait peutêtre à lui-même; un enfant qui ne se distinguait entre ses compagnons que par le simple et silencieux accomplissement des devoirs de son âge, dans les occupations de son âge.

Grande leçon pour l'éducation. Que nos enfants soient aussi de leur âge; qu'ils soient enfants. Gardons qu'une culture impatiente leur fasse devancer le développement des années, et troubler l'ordre établi de Dieu. L'homme fait qui n'a pas appris à «rejeter ce qui était « de l'enfance, » nous offre un spectacle humiliant; mais c'est aussi un fâcheux désordre, quoique peut-être

l'objet de l'ambition de plus d'un père ou d'une mère. qu'un enfant qui copie l'âge mûr dans ses actions et dans ses paroles; et qui prétend franchir d'un bond, au lieu de les gravir pas à pas, les degrés que Dieu a mis sur son chemin. Ces degrés sont salutaires; on n'escompte pas impunément la vie. Ils sont salutaires pour le corps, qui souffrirait d'un développement prématuré et disproportionné de l'intelligence. Ils sont salutaires pour l'esprit, qui, comme le corps, a besoin de se fortifier tout en grandissant, et s'énerve par une croissance trop rapide. Mais ils sont salutaires surtout pour l'âme, que nous devons être jaloux de maintenir dans cette tendre simplicité, si aimée du Seigneur luimême, charmante parure de l'enfance, fleur aisément fanée, et qui, une fois fanée, ne reprend jamais ses couleurs. Triste chose qu'un enfant précoce, brillant et partout cité pour son esprit au-dessus de son âge; triste pour les autres, triste surtout pour lui-même. Au-dessus de son âge, dites-vous avec orgueil? Eh! tant pis; il vaudrait mieux qu'il fût de son âge, comme l'enfant Jésus; car son âge, c'est le temps de Dieu pour lui. Ah! que nos enfants ne fassent pas parler d'eux; qu'on se taise sur leur enfance, comme l'Évangile se tait sur celle de l'enfant modèle; qu'on ne leur apprenne pas à se croire quelque chose et à se donner en spectacle aux hommes! Qu'ils croissent à l'ombre, dans le sanctuaire de la famille, heureusement ignorés du monde, sous le regard du Seigneur et pour sa gloire!

et qu'ils puissent, comme cet enfant que Jésus plaça un jour au milieu de ses apôtres, servir au Seigneur de texte et d'exemple pour nous montrer l'esprit d'humilité dans lequel nous devons servir Dieu et recevoir sa Parole!

Cherchons maintenant dans le récit de notre évangéliste les traits par lesquels l'enfant Jésus y est proposé en exemple aux enfants, et recueillons-en l'esprit dans lequel nous devons diriger les nôtres.

Voici d'abord le tableau de sa première enfance, avant qu'il eût atteint l'âge de douze ans. « Et le petit « enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli « de sagesse, et la grâce de Dieu était sur lui. » Dans le commencement de ce verset, nous voyons l'enfant Jésus se développant de corps et d'esprit; et les termes de l'évangéliste, les mêmes dont il s'est servi pour l'enfance de Jean-Baptiste, n'ont rien qui doive nous arrêter; mais la suite jette une douce lumière sur le caractère du divin enfant.

Il était « rempli de sagesse, et la grâce de Dieu était « sur lui. » La sagesse dont il est question dans cet endroit, ce n'est pas la sagesse selon le monde, mais la sagesse selon Dieu. Ce n'est ni cette philosophie superbe dont se vantait la Grèce, et qu'elle inculquait si soigneusement à la génération naissante 1; ni cette pru-

Digitized by Google

^{1 1} Cor. I, 22; III, 18-20; Col. II, 8.

dence de la vie, par laquelle les ensants de ce siècle surpassent les enfants de lumière 1; ni cette instruction des livres, que les hommes d'étude ramassent avec tant de travail 2; ni même la connaissance spéculative de Dieu et des saints mystères de sa Parole 3. Il s'agit ici de cette sagesse si souvent louée dans les livres du roi Salomon, dont la première leçon est: « Crains Dieu et garde ses commandements, » et que Job définit en ces termes, à la fin d'un discours admirable où il l'a mise en opposition avec les lumières et l'industrie du siècle : « La crainte du Seigneur est la « sagesse, et se détourner du mal, c'est l'intelli-« gence . » C'est la sagesse de la piété, qui met chaque chose en sa place, et qui, donnant le pas au Créateur sur la créature, et à l'éternité sur le temps, s'attache à la « seule chose nécessaire, » et « cherche « avant tout le royaume de Dieu et sa justice. »

Voilà l'humble sagesse dont l'enfant Jésus était animé, dont il était « rempli, » comme un vase plein d'une liqueur précieuse qui se répand par-dessus les bords, et comme nous devons être nous-mêmes « rem- « plis du Saint-Esprit ⁵, » jusqu'en « toute plénitude « de Dieu ⁶. » Tâchez de vous figurer un jeune enfant marchant dans la crainte de Dieu, obéissant à sa loi, étudiant sa Parole, le priant de tout son cœur, le servant jusque dans les moindres choses, en recherche

¹ Luc XVI, 8. — ² Eccl. XII, 14. — ³ 1 Cor. XIII, 2. — ⁴ Job XXVIII, 28; Prov. IX, 10; Eccl. XII, 15. — ⁵ Éph. V, 18. — ⁶ Éph. III, 19.

d'occasions pour s'entretenir de lui : quel spectacle plus capable de reposer le cœur et de charmer les yeux! Eh bien, tel était Jésus : vous auriez trouvé dans son enfance l'idéal de ce tableau, relevé par une parfaite simplicité. Marchant ainsi « avec Dieu, » « la « grâce de Dieu était sur lui, » poursuit l'évangéliste; la faveur de Dieu reposait sur cette tête enfantine et sainte. Dieu se complaisait déjà dans cet enfant, auquel il devait plus tard rendre ce témoignage du ciel : « C'est « ici mon Fils bien-aimé, en qui j'ai pris mon bon plai-« sir 1, » et dont la seule présence au milieu des hommes lui avait fait dire à sa naissance: « Bonne volonté envers « les hommes. » Ainsi la piété de l'enfant Jésus envers Dieu, et la faveur de Dieu envers l'enfant Jésus, voilà le trait, le seul trait sous lequel saint Luc nous peint cette enfance destinée à servir d'exemple à tous les siècles. Y avait-il en Jésus ensant une instruction supérieure, une aptitude exceptionnelle, un génie extraordinaire? Cela est possible, mais cela ne nous est pas dit; tout ce que nous savons, c'est que c'était un enfant pieux, aimant Dieu, aimé de Dieu.

Ouvrons nos oreilles et nos cœurs, parents chrétiens. C'est ici l'instruction des instructions, le principe fondamental qui doit être mis à la base de l'éducation, et qui ne saurait manquer sans tout entraîner. La sagesse selon Dieu, ou la faveur de Dieu, c'est-à-

¹ Matth. III, 17.

dire la piété, une piété vraie, simple, vivante, agissante, voilà la première grâce que nous devons demander et rechercher pour nos enfants. Je dis la première, et non pas la seule. Il faut bien mettre nos enfants en état de « gagner leur pain à la sueur de leur « visage » : Jésus lui-même n'a sans doute pas ignoré le travail dans son enfance, et selon une tradition que l'Écriture elle-même semble confirmer¹, il aurait partagé, « jusqu'au jour qu'il devait être manifesté à « Israël, » l'humble profession de celui qu'il appelait son père. Il faut aussi cultiver l'intelligence de nos enfants, exercer leur jugement, enrichir leur esprit de connaissances utiles, non-seulement pour leur avantage personnel, mais encore pour le service de Dieu et des hommes : rien ne prouve que cela n'ait point été fait pour l'enfant Jésus, selon le rang, les besoins et les ressources de sa modeste famille. Tout cela est bon devant Dieu; heureux donc les parents qui remplissent à ces divers égards envers leurs enfants les devoirs difficiles de l'éducation; heureux, pourvu qu'ils s'appliquent avec plus d'ardeur encore à les nourrir dans la crainte de Dieu, et à attirer sur eux sa bénédiction: a il fallait faire ces choses-ci, et ne point laisser « celles-là 2. » L'instruction, oui, le talent, oui, l'industrie, oui ; mais après la piété, et à une très grande distance de la piété: il n'y a ni génie ni lumières

¹ On l'appelait « le charpentier. » (Marc VI, 3.) — ² Matth. XXIII, 23.

qui vaillent pour nos enfants une conduite sainte, une conscience droite et scrupuleuse, un cœur qui se plaît à la prière:

Mais n'est-il pas à craindre, avec ces maximes, que l'on néglige l'éducation qui se rapporte à la vie présente, et qu'on n'élève une génération plus faite pour le ciel que pour la terre, médiocrement préparée pour le service de la société et pour la conduite même de la famille? Non, mes frères, ne le pensez pas. Ici, comme partout, se vérifiera cette parole profonde du Seigneur : « Cherchez premièrement le royaume de Dieu « et sa justice, et toutes les autres choses vous seront « données par-dessus. » Pour l'enfant, comme pour l'homme fait, « la piété sert à tout, ayant les pro-« messes de la vie présente et de celle qui est à venir. » Elle fortifie la volonté, elle féconde le travail, elle multiplie le temps, elle écarte les obstacles, elle accroît les ressources, elle affranchit l'esprit, elle développe l'intelligence, elle aiguise les facultés. Un enfant qui craint Dieu sera, toutes choses égales d'ailleurs, mieux disposé que les autres pour la méditation, pour l'étude, pour l'industrie, pour « toutes les choses « bonnes et honorables devant Dieu et devant les « hommes ; » l'histoire intérieure des familles et des écoles en fournirait des preuves sans nombre. Quoi qu'il en soit, donnons à Dieu la première place, parce qu'elle lui appartient; donnons-la-lui sincèrement, hautement, invariablement; et Dieu, « fidèle envers « ceux qui sont fidèles, » saura bien faire que nous ne nous en repentions point, « ni dans ce siècle, ni dans « celui qui est à venir. »

Que l'amour de Dieu soit donc chez nous l'âme de l'éducation, et que sa Parole en soit le centre. Que cette Parole lue, méditée, invoquée dans nos entretiens, exerce dans nos maisons un souverain empire, et que nos enfants apprennent de nous à vérifier, mieux que nous, cette promesse du Saint-Esprit: « Bienheureux l'homme qui prend plaisir en la loi de « l'Éternel, et qui médite jour et nuit en cette loi. » Une mère de famille, mariée à un impie qui se moquait de la religion devant ses propres enfants, a réussi cependant à les élever tous dans la crainte du Seigneur. Je lui demandai un jour dans l'intimité comment elle avait pu les soustraire à l'influence d'un père dont les sentiments étaient si ouvertement opposés aux siens. Voici sa réponse : « C'est qu'à l'autorité d'un père je n'ai point opposé celle d'une mère, mais celle de Dieu. Depuis l'âge le plus tendre, mes enfants ont toujours vu la Bible sur ma table; c'est ce saint livre qui a fait toute leur instruction religieuse; je me taisais pour le laisser parler. Me faisaient-ils quelque question? tombaient-ils dans quelque faute? faisaient-ils quelque bonne action? j'ouvrais la Bible, et c'est elle qui leur répondait, qui les reprenait, qui les encourageait. La lecture constante des Écritures a seule opéré le prodige qui vous étonne. »

Et nous, pères et mères, sommes-nous fidèles, sommes-nous conséquents? Avons-nous assez de courage, assez de foi, assez d'humilité, pour réserver à Dieu et à sa Parole cette place prépondérante et sans partage? Nous contenterions-nous pour nos enfants de cette louange dont le Saint-Esprit s'est contenté pour Jésus-Christ: « Le petit enfant croissait et se fortifiait « en esprit, étant rempli de sagesse; et la grâce de Dieu « était sur lui »? Ne nous laissons-nous point entraîner par l'esprit du siècle? Ne travaillons-nous pas avec plus de zèle à rendre nos enfants instruits, habiles, distingués, qu'à les rendre bons, pieux et saints? Craignons de les voir si instruits, si habiles, si distingués, qu'ils eussent rougi de s'aller placer à côté de l'enfant de Nazareth, dans l'obscur atelier de Joseph le charpentier! Ah! que Dieu préserve nos enfants de « la souillure de ce monde! » Mais qu'il les préserve surtout d'y être plongés par nos mains!

A l'autre extrémité du récit de notre texte, comme pendant au tableau que saint Luc vient de faire en un verset des premières années de l'enfance de Jésus, nous en trouvons un des dernières, et même de sa jeunesse, qui n'occupe guère plus de place : « Alors « il descendit avec eux et vint à Nazareth (c'est à la « suite de la scène du temple), et il leur était sou- « mis, et sa mère conservait toutes ces paroles dans « son cœur. Et Jésus s'avançait en sagesse, en sta-

« ture, et en grâce, devant Dieu et devant les hommes.» Ces derniers mots, qui rappellent le témoignage rendu par l'Ancien Testament à l'enfance de Samuel: « Le jeune garçon Samuel croissait, et il était agréa-« ble à l'Éternel et aux hommes ', » offrent une ressemblance frappante avec le verset 40°, où nous avons trouvé dépeinte sa première enfance. Seulement il fait connaître que les dispositions morales que nous avons admirées dans cet enfant allaient croissant avec l'âge, aussi bien que la faveur qu'elles lui faisaient trouver auprès de Dieu et des hommes. Le même esprit qui a présidé à l'enfance de Jésus, préside encore à sa jeunesse; il s'y développe d'année en année, et c'est à ce juste idéal que s'applique tout spécialement cette belle image des Proverbes : « Le « sentier du juste est comme la lumière resplendissante « dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour. » Mais il y a dans l'avant-dernier verset de notre texte un mot qui réclame toute notre attention : « Et il leur « était soumis. »

Après la scène qui venait de se passer dans le temple, et après l'impression vague que Jésus venait de donner au monde de sa vocation céleste, et à ses parents en particulier (v. 50, 51), on pourrait croire que la nature de ses rapports avec eux sera désormais modifiée par le sentiment de sa supériorité. Ainsi en

^{1 1} Sam. II, 26.

juge la sagesse humaine; mais ici encore, la sagesse humaine est en défaut. Jésus, qui n'avait paru s'écarter un moment du tendre respect qu'il témoignait à ses parents que pour obéir à un appel d'en haut, rentre aussitôt après dans son obscurité et dans son obéissance ordinaire, et se montre plus soumis que jamais. Que ce trait est merveilleux! Qu'il l'est surtout en cette place! et quel discours, quels arguments en pourraient dire autant sur l'obéissance que les enfants doivent aux pères! Si le Fils unique et bien-aimé de Dieu a été soumis; si celui en qui il ne s'est point trouvé de péché a été soumis; si celui qui a été dès le commencement avec Dieu, qui était Dieu, a été soumis; — quel enfant, quel jeune homme, quelle jeune fille, refuserait d'être soumis à son père et à sa mère? Enfants, jeunes gens, jeunes filles, qui souhaitez de ressembler à Jésus, sachez donc bien qu'après ce que vous devez à Dieu, vous n'avez pas d'obligation plus sacrée au monde, vous n'avez pas de moyen plus assuré d'attirer sur vous la faveur de Dieu et des hommes, que d'obéir à vos parents. « Enfants, dit l'apôtre saint « Paul, obéissez, en notre Seigneur, à vos parents, car « cela est juste 1. » Juste, devant Dieu; juste, devant les hommes; juste, devant votre propre conscience. Aussi, continue le saint Apôtre, ce commandement: Honore ton père et ta mère, « est le premier, » et de

¹ Lausanne, 1839.

plus il est « avec promesse; afin qu'il te soit bien et « que tu vives longtemps sur la terre¹, » comme si Dieu l'avait voulu distinguer et élever au-dessus de tous les autres.

Mais je m'écarte: ce n'est pas aux enfants que je m'adresse aujourd'hui, c'est à vous, pères et mères. Or, voici la nouvelle leçon que ceci vous donne: élevez vos enfants dans la soumission. La soumission, c'est l'âme, c'est la vie, c'est le salut de l'éducation. Vos enfants n'ont pas assez d'expérience pour comprendre tout ce qu'il y a de sens dans cet argument de l'Apôtre: « Car cela est juste. » C'est l'ordre établi de Dieu; et le maintien de cet ordre est la sauvegarde de tout autre ordre, divin ou humain. Cette règle d'éducation est de tous les temps, sans contredit: ni l'exemple de Jésus enfant, ni la loi de Dieu tant dans l'Ancien Testament que dans le Nouveau, ni la morale de tous les peuples ne sauraient laisser aucun doute sur ce point. Si le temps le permettait, j'aurais à citer

¹ Cela signifie que ce commandement est d'abord le premier, et en outre accompagné d'une promesse. Saint Paul l'appelle le premier, parce qu'il ne s'occupe ici que de la seconde table de la loi, renfermant les devoirs envers le prochain, comme il paraît le faire aussi, Rom. XIII, 9, 10. On a coutume d'expliquer autrement la pensée de l'Apôtre. On suppose qu'il veut dire que le commandement qu'il vient de rappeler est, entre tous les dix commandements, le premier qui soit accompagné d'une promesse. Mais cette interprétation présente deux difficultés : la première, c'est qu'un des commandements qui précèdent celui-là, le second, est accompagné d'une promesse; la seconde, c'est qu'aucun des commandements qui le suivent n'est dans ce cas. Si c'est le premier commandement accompagné d'une promesse, où est le second?

à l'appui de nombreuses maximes empruntées à ce livre si original, si instructif, et tout ensemble si saint pour qui sait le pénétrer, les Proverbes. Mais bornonsnous à faire remarquer combien cette règle générale est relevée par l'état actuel de la société, et plus spécialement de la nôtre.

Mes frères, tous les hommes qui pensent sont effrayés des ravages que fait dans notre société l'esprit d'insubordination; cet esprit, qui est de tous les temps, parce qu'il tient aux deux penchants les plus enracinés dans le cœur naturel, l'égoïsme et l'orgueil, mais qui a pris pourtant de nos jours un développement si peu connu jusqu'alors qu'on peut l'appeler sans injustice un des traits distinctifs de notre siècle. Insubordination dans l'État, insubordination dans l'Église, insubordination partout. On se demande jusqu'où le mal ira croissant, et à quelles extrémités il peut conduire, et nous avons sujet de le demander, plus que tous les autres, nous qui en recueillons, qui en avons recueilli, ajouterai-je, qui en pourrons recueillir encore, des fruits si amers!

Ce mal si grand, d'autant plus difficile à guérir qu'il est de ceux qui paralysent d'avance l'efficace des remèdes qu'ils appellent, sur qui compter pour le combattre? Sur l'État? l'État a de graves devoirs à remplir ici; mais l'État, comme État, presque fatalement entraîné à mettre la force à la place de l'autorité, et à s'appuyer sur la crainte, au lieu de s'appuyer sur le

respect et l'amour, se trouve placé, de tout temps, dans cette alternative terrible, ou de laisser sans frein l'esprit d'insubordination, ou de s'exposer à l'irriter par les précautions mêmes qu'il prend pour le réprimer. Sur l'Église? Ce serait assurément une tâche bien digne d'elle; mais, hélas! l'Église a été si bouleversée, elle est si occupée de rétablir l'ordre dans son propre sein, qu'elle ne saurait attendre aujourd'hui des hommes ni la déférence, ni l'attention dont elle aurait besoin pour un ouvrage si grand et si difficile. S'il y a une institution dont vous puissiez espérer ici le secours, c'est la famille. Le mal que nous déplorons a plus d'une cause, sans doute, mais sa cause principale, sa racine est dans l'affaissement de l'autorité paternelle. Quiconque a appris dans son enfance à honorer son père et sa mère, saura plus tard porter dans les autres relations de la vie cet esprit de soumission auquel il s'est plié de bonne heure, et, selon le commandement de Dieu, obéir aux princes et aux magistrats, respecter les conducteurs de l'Église, et « se « soumettre à tout ordre humain 1. » Mais, à moins d'un coup de grâce, où prendra l'habitude de l'obéissance celui qui ne s'y est pas formé dans la famille, le berceau à la fois et l'école de la société? Cette insubordination qu'on déplore dans l'État et dans l'Église n'est que la suite naturelle, que le développement inévitable

^{1 1} Pierre II, 13; Hébr. XIII, 17.

de cette insubordination qui est dans la famille, et dont on ne mesure peut-être ni toute l'étendue, ni toute la gravité.

Regardez autour de vous; parcourez toutes les classes de la société. Entrez dans la cabane du pauvre : qu'y voyez-vous, si ce n'est des fils qui se croient plus habiles que leur père, qui élèvent leurs voix au-dessus de la sienne, qui contestent, qui s'irritent, qui s'emportent, et auxquels il ne manque peut-être pour résister matériellement, que la force que l'âge leur refuse aujourd'hui, mais qu'il va leur donner bientôt? Entrez ensuite dans la maison du riche: vous y trouverez le même désordre, revêtu seulement de formes un peu moins grossières; vous y trouverez des jeunes gens, des enfants, qui usurpent la première place dans la maison, qui tiennent le haut bout dans la conversation, qui tranchent en docteurs sur les questions les plus difficiles, de littérature, de politique, de philosophie, de religion. Où sont-elles, les maisons bien rangées, où l'on sent l'empire de l'autorité, le silence de la soumission, et toute la sainte hiérarchie consacrée par l'Évangile?

Parents chrétiens, et vous plus spécialement chefs de famille, c'est par vous, c'est dans la famille, c'est au berceau, que doit commencer la régénération sociale dont vous sentez tous le besoin. L'autorité paternelle, placée comme à la porte de la société, est la plus forte, en même temps que la plus douce qui soit dans le monde.

Bien administrée, elle ne connaît presque rien d'impossible. Il ne faut qu'en user chrétiennement, pour parvenir, sous la bénédiction de Dieu, qui ne saurait manquer à vos pieux efforts, à inspirer à vos enfants, et au besoin à leur imposer, une obéissance prompte, complète, constante. Alors, mais seulement alors, vous aurez été fidèles. Gardez-vous de plaisanter avec un monde prosane et léger sur la faiblesse des pères avec les enfants; rappelez-vous qu'il n'est pas de sujet plus sérieux. Ce que le monde appelle gâter les enfants, c'est, devant Dieu, commettre un péché grave contre leurs âmes, contre l'ordre de la société, et contre l'autorité de Dieu lui-même. Évitez soigneusement, non-seulement cette complaisance grossière qui fait céder à leurs caprices et à leurs cris, mais encore cette complaisance plus subtile qui leur laisse usurper insensiblement dans la maison une influence qui est contraire à l'intérêt de tous, et surtout au leur. Que l'enfant se tienne en sa place, qui est une place de respect, de silence, d'humilité, et surtout d'obéissance. Hélas! que cela est plus facile à dire qu'à faire! Quel père de famille ne se frappera la poitrine en comparant sur ce point sa conduite avec son devoir, en des jours où l'on ne peut se conformer à la loi de Dieu qu'à la condition de soustraire sa maison, hélas! et de se soustraire soi-même tout le premier à un entraînement universel, qui a tout ensemble faussé les idées et compromis l'action! Père céleste, conduis-nous

par ton Esprit, réforme-nous à ton image, et instruisnous à concilier dans l'éducation de nos enfants, comme toi dans celle des tiens, la fermeté du commandement avec l'onction de l'amour!

Reste la scène principale de mon texte. Jésus venait d'atteindre l'âge de douze ans ; âge important où l'enfance commence à faire place à la jeunesse, et que l'histoire de notre texte semble nous recommander comme une époque critique et décisive, où les parents peuvent espérer et doivent s'efforcer de voir entrer leurs enfants dans une connaissance et dans une confession personnelle du nom du Seigneur. C'était l'âge auquel un enfant juif prenait le nom de « fils de l'alliance, » et commençait à suivre ses parents dans les pèlerinages qu'ils faisaient à Jérusalem trois fois l'an, pour y assister aux fêtes solennelles. Jésus monte donc à Jérusalem et au temple, vraisemblablement pour la première fois depuis qu'il y avait été présenté, à l'âge de quarante jours, pour la purification de sa mère.

Ce que Jésus voit avant tout dans son voyage à Jérusalem, c'est l'occasion qu'il lui fournit d'entendre ces docteurs qui « tenaient la clef de la science, » et qui, « assis dans la chaire de Moïse, » enseignaient au peuple la loi de Dieu. Il les trouve dans le temple, et il s'arrête au milieu d'eux, les écoutant, les interrogeant, et répondant à leurs questions. Remarquez-le

bien: il écoute, il interroge, il répond; mais il n'enseigne pas. Il enseignera plus tard, quand l'âge et le temps en seront venus; il confondra ces mêmes docteurs qu'il écoute avidement aujourd'hui; mais aujourd'hui, encore enfant, il ne fait rien qui contraste avec le caractère de l'enfance. Ces docteurs sont mis à part pour l'enseignement de la loi, par l'institution de Dieu et par le respect des peuples; et c'est en se conformant à cet ordre, qui vient à la fois de Dieu et des hommes, que l'enfant Jésus attend la bénédiction du Père. Il regarde non aux docteurs, mais à ce Dieu au nom duquel les docteurs parlent; et c'est dans le même esprit qu'il exhortera plus tard ses disciples à observer ce que leur prescrivent ces docteurs, tout en s'abstenant d'imiter leurs œuvres 1.

« Et tous ceux qui l'entendaient s'étonnaient de son montelligence et de ses réponses. » Par la sagesse, on fait choix de Dieu, de son service et de sa Parole, comme de la seule chose nécessaire; par l'intelligence, on pénètre dans la connaissance de Dieu, on discerne sa volonté, on comprend sa Parole. Voilà l'intelligence qui se montre dans les questions et dans les réponses de l'enfant Jésus, et qui étonne tous ceux qui l'entendent. Qu'il était beau, en effet, qu'il était touchant, de voir un enfant de douze ans, réservant l'aimable

¹ Matth. XXIII, 3.

² C'est la traduction exacte du mot que nos versions ont rendu par sagesse.

ardeur de son âge pour le service de Dieu, avide de s'instruire dans sa Parole, y ayant déjà fait tant de progrès qu'il instruit et qu'il édifie ceux qu'il est venu interroger avec la simplicité d'un enfant, et vérifiant dans toute sa plénitude cette parole du psaume CXIX, v. 99: « J'ai surpassé en prudence tous ceux qui m'a- « vaient enseigné; je suis devenu plus intelligent que « les anciens! »

Mais le véritable esprit de Jésus enfant, et la leçon principale que cette histoire nous donne pour l'éducation chrétienne, se révèle dans la réponse que Jésus fait à sa mère, quand elle lui représente la peine qu'il lui a causée, ainsi qu'à son père : « Pourquoi me cher-« chiez-vous? Ne saviez-vous pas qu'il me faut être oc-« cupé aux affaires de mon Père? » Faisant abstraction du côté spécial par lequel cette réponse ne convenait qu'à l'enfant divin que sa nature et son œuvre élevaient au-dessus des relations et des affections terrestres, nous trouvons ici l'expression d'une pensée qui convient à tous les enfants et qui doit présider à toute éducation : c'est que Dieu, et l'œuvre qu'il nous a donnée à faire, doit avoir le pas sur tout le reste. A ce langage nous reconnaissons celui qui devait dire plus tard en chassant les vendeurs du temple : « Le zèle de ta mai-« son m'a rongé; » en oubliant le soin de son corps pour annoncer le royaume de Dieu : « Ma nourriture est de « faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir « son œuvre; » et en priant pour la dernière fois avec

ses disciples : « J'ai achevé l'œuvre que tu m'as don-« née à faire. »

Parents chrétiens, c'est ici que nous pénétrons jusqu'au cœur de notre sujet. Ne détournons pas les yeux de la leçon sérieuse que Dieu nous donne par cet enfant, dussions-nous y trouver, comme sa mère « une « épée qui transpercera notre âme...» Vous voulez que vos enfants soient tels que Jésus enfant s'est montré dans cette occasion solennelle? Vous voulez qu'ils participent comme vous, mieux que vous, aux sêtes et aux ordonnances du Seigneur? Eh bien, donnez-leur des habitudes religieuses, dans l'église, et surtout dans la maison; mais ce n'est pas là le point capital. Vous voulez qu'ils soient capables, par leurs rapides progrès, dans la sagesse et dans la sagesse spirituelle, d'étonner tous ceux qui les entendent et de surpasser les vieux docteurs à douze ans? Eh bien, mettez-leur l'Ecriture dans les mains, puisqu'il n'appartient qu'à elle d'opérer cet étonnant prodige; mais ce n'est pas encore là le point capital. Le point capital, le voici. Vous voulez — voulez-vous? qu'ils soient tellement résolus de faire l'œuvre que leur Père céleste leur a donnée à faire, que si le jour vient où ils ne le pourront qu'à la condition de se séparer de vous et de vous « mettre en grande peine, » ils ne balancent pas à se séparer de vous et à vous mettre en grande peine? Eh bien, fortifiez-les contre eux-mêmes, et contre vous, par vos discours et par vos exemples. Nourrissez-les dans cette pensée que pour eux, Dieu doit passer avant tout le reste, même avant vous; et montrez-leur que pour vous, Dieu passe avant tout le reste, même avant eux.

Vos enfants, avant d'être à vous, sont à Dieu. Pour n'être pas siens dans cette acception spéciale et surnaturelle qui est propre au fils de Marie, ils n'en sont pas moins réellement à lui, qui vous les a confiés tout exprès pour les former à son service, en vous disant, comme autrefois la fille de Pharaon à la mère de Moïse : « Prends cet enfant, et l'élève pour moi. » Ne pas répondre à cet appel, ce serait une infidélité, et la plus grande de toutes par le prix infini du dépôt : que serait la mauvaise administration d'une fortune auprès de la mauvaise administration d'une âme immortelle et responsable? Or, pour cette âme responsable et immortelle, Dieu a en vue, tout aussi bien qu'il l'avait en vue pour Jésus-Christ enfant, non-seulement l'obligation générale de le glorifier, mais encore une œuvre spéciale par laquelle elle doit le glorifier, et pour laquelle il a tout réglé à l'avance, ressoures, dispositions, circonstances. De ce côté-là toutes les voies sont ouvertes pour votre enfant, qui verra son chemin se frayer devant lui, jour après jour, par la main de Dieu même, avec autant de simplicité que Jésus; mais il ne saurait s'engager dans une autre direction sans manquer sa vocation, et troubler tout l'ordre de son existence, ainsi que l'eût fait Jésus homme, si, par une hypothèse impossible, il eût appliqué sa vie humaine et ses dons célestes à autre chose qu'à la rédemption de l'humanité.

Être père, ou mère, c'est « être ouvrier avec Dieu » dans la direction des âmes, avec les ressources réunies d'une tendresse, d'une influence et d'une autorité que rien n'égale sur la terre. Pères et mères, soyez fidèles. Comprenez mieux votre tâche que Marie et Joseph ne comprirent la leur dans cette solennité; et comprise, remplissez-la, en donnant à vos enfants l'exemple de s'effacer eux-mêmes et de ne chercher que Dieu seul. Dieu veut, et Abraham lève son bras fidèle sur son fils unique et bien-aimé; Dieu veut, et Isaac quitte sans résistance, sans murmure, et son père, et la vie. Soyez cet Abraham, dressez votre enfant à être cet Isaac. Appliquez-vous, avec lui, à discerner l'œuvre où Dieu l'appelle; interrogez ses dons, les événements, les directions d'une providence paternelle; cherchez, et vous trouverez, pourvu que vous fassiez abstraction de tout, volonté propre, honneur du monde, fortune et intérêt, pour ne tenir compte que d'un seul point, la volonté de Dieu et la vocation de Dieu.

Je ne fais que poser le principe, je vous en laisse les applications. Cette œuvre de Dieu réservée à votre enfant peut être infiniment diverse. Et pourtant, il est une œuvre que je veux nommer, parce qu'elle a un rapport spécial à celle de Jésus : celle qui a pour objet

l'évangélisation du monde, et que Jésus lui-même recommande spécialement à notre attention, à nos prières: « La moisson est grande, mais il y a peu « d'ouvriers: priez donc le maître de la moisson d'en-« voyer des ouyriers dans sa moisson. » Quel est le grand mal dont on se plaint partout? C'est le manque d'ouvriers. Les ressources sont faibles, mais elles font moins défaut que les ouvriers; et quand il s'est trouvé des ouvriers bien qualifiés pour une œuvre d'évangélisation, je n'ai jamais vu que l'argent ait manqué: autant vaudrait dire qu'il manque au Seigneur du ciel et de la terre. Mais les bons ouvriers manquent partout : c'est un cri général. Le monde païen ouvert devant nous demande à grands cris des missionnaires; mais on a beau chercher, on n'en trouve pas. Sur un million et plus de protestants français, il s'en présente à peine, en réponse à nos appels réitérés, deux ou trois dans une année; et de ces deux ou trois, soigneusement éprouvés, à peine en reste-t-il un que l'on puisse envoyer avec confiance. Les pasteurs, les bons pasteurs, pour nos Eglises, ne sont pas moins difficiles à découvrir : on comptait récemment encore un grand nombre de postes sans occupant... Plus près de vous, à Paris, dans votre quartier peut-être, cinquante familles demandent à être visitées, des écoles sont prêtes à ouvrir, les fonds sont prêts, ou le seront au besoin; mais les évangélistes, les instituteurs, les institutrices, ne se trouvent point. Ceux pour qui l'évangélisation serait une carrière de renoncement, les enfants des familles riches ou aisées, n'y entrent pas; le peu qui y entrent appartiennent presque tous aux classes inférieures de la société, où nos rangs se recrutent trop exclusivement. Aussi, des pasteurs fidèles, des prédicateurs bien doués, des administrateurs habiles, des évangélistes zélés, des colporteurs actifs, des instituteurs capables, rares trésors, plus faciles à compter qu'à accroître...

Et vos fils? et vos filles? que font-ils? et pour quoi, pour qui les élevez-vous? L'œuvre du Seigneur Jésus n'est-elle pas digne d'eux? N'examinera-t-on pas du moins s'ils ne sont pas de ces ouvriers, que vous priez le Maître de la moisson d'envoyer, tandis qu'il les demande peut-être et que vous les lui refusez? Où sontelles, ces Moniques fidèles, qui n'ont qu'une grâce à demander pour leurs fils, celle de servir le Seigneur, dussent-ils être à jamais lancés loin de leur tendre mère? Il serait plus facile peut-être de nommer tel père qui pressé par son fils de le laisser s'enrôler dans la milice de Jésus-Christ, a résisté obstinément, et a mieux aimé, par une affection égoïste et charnelle, le livrer à une carrière sans vocation, hélas! et à toutes les vanités peut-être ef aux convoitises du siècle... Oh! si les pères et les mères étaient fidèles! Si l'opinion n'était pas la reine du monde, et si l'argent n'en était pas le roi! Si les enfants étaient reçus comme de la main de Dieu pour être consacrés à Dieu! Quelle grâce pour les familles, et quelle bénédiction pour l'Église! Que de pasteurs exemplaires, que de prédicateurs passants, que d'instituteurs capables, que d'évangélistes actifs, se trouveraient pour tous les besoins! Sans sortir de cette église, combien s'en trouverait-il peut-être dans cet auditoire, et que de bien pourraient faire au monde les enfants ici rassemblés! Pères et mères, soyez fidèles! Loin de vous plaindre que vos fils ou vos filles « soient aux affaires de leur Père, » poussez-les-y vous-mêmes. Élevez-les pour Dieu, remettez-les à Dieu, et laissez faire à Dieu! Voilà le secret de l'éducation chrétienne.

Mais auriez-vous perdu de vue que tout ce qui est chrétien est de Christ, et que tout ce qui est de Christ est de la croix? Cet enfant qui vient de nous instruire pour nos enfants, est aussi celui qui nous instruira pour nous-mêmes. Nous lisons dans nos évangiles que Jésus prit un jour un petit enfant, le plaça au milieu de ses disciples, et leur dit : « Devenez comme cet enfant. » Je fais aujourd'hui quelque chose de semblable. Je place en esprit un enfant au milieu de vous en vous disant : « Devenez comme cet enfant, » et cet enfant, c'est Jésus lui-même. Il croît à l'ombre, il se fortifie par degrés, il a part à la faveur de Dieu et des hommes, il intéresse et touche les docteurs mêmes de la loi... Mais regardez à l'horizon : pour qui s'élève cette croix? Pour

le saint enfant d'abord, qui doit sauver le monde — et puis, pour tous ceux qui veulent le suivre, en proportion du bien qu'ils veulent faire et des dessources que Dieu leur a confiées pour le faire. Courage donc, pères et mères! En avant, dans la foi! Point de Fils de Dieu sans croix, point d'Isaac sans autel, point de Marie sans épée qui transperce son âme, point d'enfantement spirituel sans déchirement et sans douleur, — mais, demain, le Fils sera ressuscité, Isaac délié, Marie consolée, et tous vos sacrifices seront oubliés dans la joie suprême de pouvoir dire à votre Dieu et au Dieu de vos enfants: « Me voici avec les enfants « que Dieu m'a donnés! » Amen.

Paris. - Typographie de Ch. Meyrueis et Cie, rue des Grès, 11.